

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 3 Mois 9 fr. 6 Mois 17 fr. Un An 30 fr.
Autres départements et l'Algérie 3 Mois 11 fr. 6 Mois 20 fr. Un An 35 fr.
Étranger (Union postale) 3 Mois 12 fr. 6 Mois 25 fr. Un An 45 fr.
Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

N° 13.859 — QUARANTIÈME ANNÉE — SAMEDI 16 JANVIER 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES
Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Hézras, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Très prochainement
Le PETIT PROVENÇAL
publiera
SOLDATS DE FRANCE
grand roman nouveau
de **JULES MARY**

Le Rôle de la France

Sous ce titre : « Le Rôle de la France », « 43 ans de politique pacifique et conciliante envers l'Allemagne 1871-1894 », mon ami Pierre Albin, bien connu des lecteurs du *Petit Provençal*, vient de publier une brochure, que je voudrais voir lire et propager non seulement en France, mais encore, mais surtout, à l'étranger. L'opuscule paraît à son heure.

Les choses ne vont pas précisément comme l'avait espéré et prévu l'Allemagne. Eraser en quelques semaines la France, refouler la Russie dans ses steppes, imposer à l'Europe terrorisée et désormais servile l'hégémonie allemande, c'était un beau rêve. Par l'offensive brusquée la réalisation devait être apparemment facile. Depuis la bataille de la Marne tout est changé. Le vent de la défaite a soufflé sur les armées du « kaiser ». A la place assidue des premières semaines ont succédé l'incertitude, l'hésitation, le doute. Les hordes teutoniques n'ont pris ni Paris, ni Calais, sur le front occidental, et les tentatives contre Varsovie, sur le front oriental n'ont pas mieux réussi. On ne se « rue » plus aujourd'hui, on se « terre ».

Au changement dans les opérations militaires a répondu un changement dans les attitudes de la diplomatie. Au début, la chancellerie allemande se préoccupait fort peu de l'opinion mondiale. La conscience universelle gênait peu le « kaiser » et son entourage. Les neutres des cinq parties du globe pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient du mépris du droit des gens affecté par l'empire germanique, de la violation du Luxembourg et de la sublimé Belgique, de l'agression brutale de la France et de la Russie, des atrocités sans nom commises en Belgique et en France, la victoire des armes allemandes ferait tout oublier. On s'incline si respectueusement devant le plus fort. Le « kaiser » oublié que, suivant le vers du poète :
La gloire efface tout... tout, excepté le crime.

A plus forte raison quand le crime subsiste sans la gloire. Or, sur la victoire on ne compte plus. Tout au plus espère-t-on à une paix honorable. Les coups de sonde indirectement donnés de ci de là ne témoignent-ils pas d'une certaine lassitude ? Tandis que l'ardeur d'attaque se ralentit dans les armées germaniques, l'activité de la diplomatie demeure la « intelligence ». Savants, littérateurs, artistes, les Lasson et les Ostwald, sont invités à démontrer que c'est la France qui a voulu la guerre, la France, puis la « sauvagerie » russe qui l'a entraînée, puis l'Angleterre dont le féroce « égoïsme » a déchaîné l'horrible fléau. L'agneau allemand dépeçé par les loups de la Triple Entente ! Et une propagande aussi active qu'impudente a été entreprise dans tout l'univers. Elle se poursuit avec autant de méthode que de cynisme.

C'est que les tenants de l'Empire commencent à s'apercevoir que le Droit et la Justice sont aussi des « forces ». Forcés morales qui peuvent subir un moment d'éclipse, mais qui finissent toujours à l'emporter sur la force matérielle. Les brutalités de la violence n'étouffent pas le rayonnement de l'idée. On a compris à Berlin qu'il était temps de braver moins audacieusement la conscience du genre humain et de se concilier, si cela est encore possible, les sympathies des spectateurs de la plus grande guerre qui ait encore désolé le monde. On s'y essaie par l'organe des ambassadeurs accrédités auprès des puissances neutres, par les brochures, par les journaux... répliqués qui déshonorent toutes les nations, prompts à se laisser emporter par le « mulet chargé d'or », dont parlait Philippe.

Peine perdue. Tout cet échafaudage de mensonges ne parviendra pas à changer ce qui est. Non, les rôles ne seront pas renversés. L'empire d'Allemagne portera devant l'histoire la responsabilité écrasante du conflit européen. A lui seul incombe cette responsabilité. Le message si élevé du président Poincaré et la déclaration, d'une implacable logique, de M. le président du Conseil, ont ruiné d'avance, dans l'inoubliable journée du 4 août, tous les sophismes par lesquels la diplomatie la plus torcheuse et la plus perfide s'évertuait à donner le change. Que si des doutes avaient encore subsisté, le « Livre Jaune » aurait achevé de les dissiper.

Mais « Livre Jaune », « Déclaration » et « Manifeste » visent surtout les incidents et les faits qui ont immédiatement précédé la guerre et qui l'ont déterminée. La propagande germanique tend à faire remonter plus loin et plus haut

les causes du conflit. Depuis 1870, la France n'aurait pas cessé un jour de préparer la revanche. Elle y aurait travaillé avec un inlassable esprit de suite. C'est elle qui serait responsable de cette « paix armée » contre laquelle nous nous sommes si souvent élevés à cette place même. Ses mauvais procédés, sa politique de méfiance, de piqûres d'épingle, de provocations sournoises et de menaces déguisées, voilà les origines de tout le mal. En admettant donc que la France n'ait pas été l'agresseur — ce que la haute « kultur » allemande conteste contre toute évidence et contre toute bonne foi — c'est elle qui, par ses agissements, l'a rendue inévitable et doit par conséquent en porter la lourde responsabilité.

C'est à cette accusation, aussi mensongère que l'autre, que répond la brochure de mon ami Pierre Albin. Ni de loin ni de près la responsabilité de la France dans l'effroyable conflit n'est et ne saurait être engagée. Que peut-on lui reprocher ? Serait-ce, dès le lendemain de la guerre de 1870, d'avoir travaillé, dans le recueillement et le silence, à reconstituer son armée, à restaurer ses finances, c'est-à-dire d'avoir résolu, sans nul relâchement, à restaurer matériel et moral ? Serait-ce d'avoir cherché, dans l'acquisition d'un riche domaine colonial, une diversion à ses maux sur le Rhin, un aliment à l'activité de ses enfants, des débouchés à son commerce et à son industrie ? L'Allemagne elle-même n'a-t-elle pas encouragé, poussé nos hommes d'Etat dans cette voie ? N'est-ce pas Bismarck qui a dit : « Il faut laisser le sable africain à gratter au coq gaulois » ? Serait-ce d'avoir répondu à la constitution de la Triple Alliance par la Double Alliance franco-russe d'abord, puis par le rapprochement de la France et de l'Angleterre, puis par l'Entente Cordiale, devenue de jour en jour plus étroite, puis par l'accord de la Grande Bretagne et de la Russie ? Ces événements historiques, dont les circonstances présentes soulignent la haute portée, n'ont-ils pas été déterminés par l'attitude toujours plus arrogante de l'empire allemand, par ses prétentions ouvertes à l'hégémonie mondiale ? L'équilibre n'était-il pas rompu au détriment des nations qui ne faisaient pas partie de la Triple ? Quoi de plus naturel que les autres demandassent à un rapprochement entre elles, les moyens de le rétablir ? Simple mesure de prudence et de précaution.

La vérité c'est que les mauvais procédés vinrent toujours de l'Allemagne. La vérité, c'est que, cinq ans à peine après nos désastres, le chancelier de Fer trouvait déjà trop rapide notre relèvement et voulait nous achever. La vérité, c'est que Guillaume II, débarrassé de la tutelle bismarckienne et inaugurant sa fameuse « politique mondiale » regardait d'un œil envieux et jaloux notre empire colonial et méditait de nous le ravir par l'intimidation ou par la force. La vérité, c'est que ni ses avances ni ses menaces ne nous firent jamais départir de notre attitude correcte et digne, que la France noble et fière refusa toujours de se laisser domestiquer et enchaîner, docile et plate, comme l'Autriche, au char de son vainqueur. Adieu, dès lors, le projet de domination universelle si longtemps caressé par le « kaiser » et par son peuple.

La vérité, la voilà. En vain diplomates et intellectuels allemands tenteront de prouver le contraire. Leur sophistique ne convaincra personne : on ne prouve pas contre l'évidence. Encore faut-il que nous ne laissons pas dénaturer, à notre préjudice, les faits les plus certains. Notre politique étrangère, toute de franchise et de clarté, fut toujours, suivant un mot célèbre, « le fidèle reflet de la droite française ». La France n'est donc ni la cause immédiate, ni la cause lointaine de la guerre. Elle n'a pas cessé, durant ces 43 ans, comme le démontre Pierre Albin, d'avoir une « politique pacifique et conciliante ». Elle peut attendre avec confiance le jugement de l'histoire.

Henri Michel

Comme la Hongrie, la Bohême s'agite

La certitude d'une défaite de l'Allemagne a invité les « intellectuels » de la Bohême, et, parmi eux, plusieurs députés, à demander par pétition à François-Joseph, la formation d'un ministère national tchèque. Voici le texte de la pétition :
« Si le gouvernement veut que l'ordre se rétablisse, qu'il prenne des mesures propres à diminuer la gravité de la situation. Si le gouvernement n'écoute pas nos vœux, s'il ne nomme pas un ministère national tchèque, gage de notre indépendance économique et nationale, les choses pourront tourner au tragique. »
En cas de refus, les Bohêmes passeraient aux rangs de l'ennemi pour assurer le salut de leur pays.

La haine de l'Allemagne se fait jour partout. Le journal *Klas Narodna* critique amèrement la politique autrichienne de « servage » envers l'Allemagne. La révolution peut éclater à Prague d'un instant à l'autre.

La faute rachatée

Tours, 15 Janvier.

Le Conseil de guerre du IX^e corps chargé d'acquiescer le brigadier Achille M., du 5^e dragons, qui, ayant volé, en octobre 1911, une somme de 1.100 francs, avait été condamné,

par contumace, en février 1912, à 10 ans de détention et la dégradation militaire. L'inculpé avait, en effet, pris la fuite et s'était engagé sous un faux nom, à la Légion étrangère.

Il se conduisit brillamment au Maroc et fut, au moment de la déclaration de guerre, renvoyé en France sur sa demande.

Il va maintenant, suivant son désir, partir pour le front.

Les Socialistes et la Guerre

Paris, 15 Janvier.

Le groupe socialiste s'est réuni ce matin au Palais-Bourbon. Il n'a pas été communiqué de procès-verbal à l'issue de la réunion, à laquelle assistaient MM. Sembat et Guesdé, ministres français, et Vandervelde, ministre d'Etat belge.

Ce dernier a fait part d'une proposition des socialistes anglais et belges, concernant la réunion éventuelle des socialistes des Etats alliés pour examiner les conditions dans lesquelles la guerre doit se poursuivre et exprimer leur point de vue sur la guerre.

Le groupe, en principe, s'est montré favorable à cette proposition, mais aucune résolution définitive n'a été prise.

Les membres du groupe se sont montrés partisans de la continuation de la guerre jusqu'à complète victoire des alliés.

AU BALLPLATZ

Du comte Berchtold au baron Burian

Le retrait du comte Berchtold, ministre des Affaires Étrangères d'Autriche-Hongrie, est un nouveau symptôme, et peut-être plus caractéristique encore que tous les précédents, de l'état de désarroi profond dans lequel est tombé l'empire de François-Joseph.
Ce départ en pleine guerre de l'homme qui dirigeait la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie prouve en effet que, dans les hautes sphères de Vienne, on est de plus en plus désarmé. Les échecs répétés que les Russes ont infligés et qu'ils conti-



Le comte Berchtold
nient d'infliger aux troupes autrichiennes ont créé à l'empire une situation des plus difficiles. D'autre part, la possibilité d'une intervention militaire de la Roumanie et de l'Italie risque d'aggraver des singuliers, au sein des difficultés de l'Autriche-Hongrie.

Le comte Berchtold, qui fut d'ailleurs l'un des auteurs responsables du conflit qui a abouti à la guerre, ne dormait pas évidemment sur un lit de roses au Ballplatz. Il s'en est, soit pour ce fier d'embrasement sous le traditionnel prétexte de « raisons personnelles », soit par lassitude ou dégoût de l'état de servitude à peu près complète dans lequel la diplomatie allemande a placé la diplomatie austro-hongroise.

Son successeur, le baron Burian, se trouve en présence des mêmes difficultés militaires et diplomatiques, en face des mêmes problèmes : il n'aura pas moins de peine à les résoudre.

CAMILLE FERYD.

Le comte Berchtold avait été ambassadeur à Pétersbourg. Il avait eu des relations avec Tsvetkoff, ancien ministre des Affaires Étrangères de Russie. On se rappelle notamment son entrevue avec lui à Buchenitz, en septembre 1908, événement de si grande portée politique qu'il se marqua d'une manière irradiable dans l'opinion publique européenne. En 1912, le comte Berchtold fut appelé à remplacer le comte d'Erenthal comme ministre des Affaires étrangères, fonctions qu'il a remplies sans interruption jusqu'à sa retraite d'aujourd'hui. Ajoutons que le comte Berchtold est extrêmement riche : il possède la plus grande fortune d'Autriche. Le baron Burian, qui lui succède au Ballplatz, a été ministre commun des Finances. Le ministère commun d'Autriche-Hongrie comprend, en fait, trois ministères : le ministère de la Guerre, des Affaires étrangères et des Finances. De ces trois ministères il n'y en a jamais qu'un seul hongrois : M. Burian était celui-là. Comme ministre des Finances d'Autriche-Hongrie, il avait immédiatement sous sa dépendance la province de Bosnie et d'Herzégovine qui, à cause du problème constitutionnel, n'a été rattachée au point de vue administratif ni à l'Autriche ni à la Hongrie.

Quant le comte d'Erenthal a quitté les affaires en 1912, c'est le comte Berchtold qui a été appelé au ministère des Affaires étrangères. Le comte Berchtold était considéré comme hongrois, le baron Burian a donc dû quitter le ministère. A cette époque, tout le monde paraissait satisfait. M. Burian n'était pas sympathique à l'empereur.

Au point de vue politique, on peut le représenter comme un hongrois à tous crins. La question est de savoir s'il va tomber sous la coupe du comte Tissa dont il est loin d'avoir l'envergure. D'autre part, il passe pour un mauvais caractère, c'est un homme ombrageux, ambitieux, extrêmement froid et très peu franc. On peut donc douter qu'il accepte la tutelle du président du Conseil hongrois. Le baron Burian est le zénith du comte Fejervary.

LA GUERRE

Sur la route d'Arras à Lille

les zouaves enlèvent à la baïonnette les positions ennemies

Autour de Soissons, la bataille continue.

Nous reprenons aux Allemands le village de Saint-Paul.

Paris, 15 Janvier.

Il semble même que c'est le contraire qui doit en résulter.

Sur la rive gauche de l'Aisne, où nous sommes inattaquables, nous dominons les Allemands. Ceux-ci auront payé très cher nos avances, car ils ont vu que nous cautions d'autant moins que la vaillance de nos soldats d'autant plus assurer le succès, est dû à des circonstances contre lesquelles la volonté humaine ne peut rien.

Aujourd'hui, les circonstances ont servi les Boches. Notre tour viendra, et il viendra plus tôt que ne le pensent nos ennemis.

MARIUS RICHARD

Communiqué officiel

Paris, 15 Janvier.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

De la mer à la Lys, combats d'artillerie, quelquefois assez vifs. Nous avons progressé près de Beclarae.
Au nord d'Arras, une brillante attaque des zouaves a enlevé à la baïonnette les positions ennemies voisines de la route Arras-Lille.
Dans la même région, à la Targette et à Saint-Laurent, ainsi qu'au nord d'Andechy (région de Roye) notre artillerie a pris l'avantage sur celle de l'ennemi (batteries réduites au silence ; deux pièces démolies ; explosion d'un dépôt de munitions ; destruction d'ouvrages en construction).
A deux kilomètres au nord-est de Soissons, les Allemands ont attaqué Saint-Paul. Ils y sont entrés, mais nous l'avons repris aussitôt.
Dans la région de Craonne et de Reims, violent combat d'artillerie, au cours duquel les batteries ennemies ont été fréquemment réduites au silence.
Dans la région de Perthes, dans l'Argonne et sur les Hauts-de-Meuse, rien d'important à signaler. Nous avons détruit les passerelles établies par les Allemands sur la Meuse à Saint-Mihiel, et repoussé dans le bois d'Ailly une attaque dirigée contre les tranchées prises par nous le 8 janvier.
Dans les Vosges, au sud de Senones, nous avons, dans un vif combat d'infanterie, bousculé les Allemands, coupé leurs réseaux de fil de fer, et combé leurs tranchées.
Sur le reste du front, rien à signaler.

LA SITUATION

(De notre correspondant particulier)

Paris, 15 Janvier.

Notre effort héroïque et soutenu pour donner de l'air à Soissons a échoué. Comme le dit un de nos confrères étrangers dans l'intéressante relation qu'on lira d'autre part, un échec est un échec.

L'état-major français n'a pas cherché à dissimuler celui que nous encaissons.

En cela, il a été fidèle à sa loyale habitude de dire toujours la vérité. Il a bien fait. On n'en est que mieux autorisé à le croire quand il ajoute que l'ennemi n'a remporté qu'un succès local, qui ne saurait avoir aucune influence sur l'ensemble des opérations.

En raisonnant de sang-froid, on conçoit parfaitement que notre recul, après une avance splendide, sera momentané, et ne peut, en aucune manière, fortifier l'ennemi.

On lit dans le *Temps* :
Paris, 15 Janvier.

Deux cent cinquante réfugiés, venus de Crouy et de la région avoisinante, sont arrivés ce matin, à la gare du Nord, et ont été conduits, par huit auto-cars, rue de la Banque et rue du Quatre-Septembre, où ils trouveront un gîte provisoire.

Ils donneront, sur le bombardement quotidien de Soissons, les détails suivants :
Les Allemands dirigent actuellement leur tir sur les hôpitaux, les ambulances et, en particulier, sur tous les points où des blessés sont recueillis.

Rue du Cour-Lombard, où des femmes exécutent des travaux pour militaires (linge, reprise, nettoyage, etc.), le bombardement est devenu si violent sur l'atelier, qu'il a fallu l'évacuer.

Les évacués supposent que les Allemands ont toujours des indicateurs spéciaux pour repérer aussi vite les maisons où l'on travaille pour l'armée et où l'on soigne les blessés.

La cathédrale est très ébranlée. En huit jours, on a compté soixante-quinze obus de gros calibre sur l'édifice. On peut dire, d'une manière générale, que les bombardements de Soissons ont beaucoup souffert du bombardement. Néanmoins, la population fait preuve du plus grand courage.

Mme Macherez est toujours à son poste à la mairie, et n'entend point le désertir.

Mlle Sellier, infirmière en chef de la Croix-Rouge française, donne également l'exemple de la vaillance française et assure, malgré les difficultés, le fonctionnement de ses ambulances.

Les évacués de Crouy gardent la plus entière confiance dans l'issue des opérations engagées dans leur région.

D'autre part, des réfugiés de Compiègne, venus à Paris il y a trois ou quatre mois, demandent à être rapatriés dans leurs foyers.

Chez les Garibaldiens blessés

Paris, 15 Janvier.

Dès les mois de septembre, tandis que nous bravaions déjà les volontaires, ont répondu à l'appel de Garibaldi, la colonie italienne de Paris, en témoignage de reconnaissance et de sincère amitié, fonda pour nos blessés un hôpital qui a été visité par le président du Comité M. le duc de Cambray, et son distingué collaborateur, M. Sicore, avocat de l'ambassade.

C'est dans une luxueuse maison de santé du boulevard Montmorency, aménagée de la plus moderne façon, que cette formation sanitaire, portant le nom d'hôpital militaire complémentaire du Val-de-Grâce numéro II, a été aménagée.

C'est, a déclaré aux organisateurs le médecin inspecteur général Février, un des hôpitaux les plus complets et les mieux agencés que j'ai vus jusqu'ici.

Et cette appréciation vaut tous les éloges, supplée à toutes les descriptions.

Depuis les mois d'octobre, la maison n'a jamais eu moins d'une centaine de blessés qu'on trouve soignés, avec un zèle admirable, le chirurgien docteur Baudet, assisté du docteur Parazzoli.

Actuellement, sur un nombre de cent vingt, parmi lesquels un certain nombre de volontaires italiens, victimes des combats des 25 décembre, 5 et 6 janvier.

Les chemises rouges

Dans le petit pavillon qui leur a été réservé, je suis allé rendre visite à ces braves, dont le courage n'a d'égale que la modestie.

Tous parlent de l'héroïsme de tel ou tel de leur camarade, mais eux, ils n'ont rien fait. C'est à peine s'ils se sont battus. Leur seul désir est de quitter la chemise rouge écarlate d'un glorieux passé dont on les a revêtus à leur arrivée à l'hôpital, pour réintégrer la capote bleue de l'infanterie et rejoindre leurs compagnons. D'autres, plus nombreux, se battent encore dans les tranchées de l'Argonne.

Pres de moi, dans son lit, un sous-officier aux tempes déjà grises, semble souffrir atrocement.

« Vous êtes gravement blessé ? » lui demandai-je.

« Ma blessure la plus grave, la voilà, répond-il en impregnant le bord de son matelas. Et obligé de rester au lit quand il y a tant d'ouvrage à la Gurie, c'est terrible, voyez-vous. »

« Vous étiez du premier combat ? »

« Oui, Bruno et Muracelli sont tombés à mes côtés. Muracelli ! Ah ! en voilà un qui a bien su mourir. C'était un Corse, sous-lieutenant au 1^{er} zouaves, qui avait été versé chez nous, il était étendu mourant, une balle dans le front, qu'on l'entendait encore crier : *En avant les enfants ! Pour la France ! pour l'Italie !* »

« D'après ce que Pepplino a déclaré à un de nos confrères du *Secolo*, les Allemands emploient toujours les balles *Dum Dum*. »

« Ah ! oui, ils s'en servent les 5... et quand ils n'ont pas de *Dum Dum*, ils tournent leurs carouches à l'envers, de sorte qu'ils frappent par le gros bout. Un de mes bons camarades, le sergent Landini, atterrit à la tête par un de ces projectiles, a eu la boîte crânienne absolument fracassée. A autre, le sergent Levi, a été atteint au genou. Sa blessure est effroyable. »

« Les Allemands, intervint un second blessé, ont un autre engin qu'ils emploient fréquemment depuis quelque temps. Les bombes asphyxiantes. Leur fabrication n'est point compliquée, ils remplissent tout simplement des vieilles boîtes à conserves avec le gaz qui se produit, ils les lancent dans les tranchées. Lorsqu'ils atteignent leur but, il faut fuir, car elles dégagent une telle odeur qu'on risque fort, en restant là, de subir un commencement d'asphyxie. C'est ce qui m'est arrivé. »

Le combat du 8 Janvier

Voici maintenant le récit qui nous fut fait de la troisième intervention de la Légion italienne :

Après les combats du 5 janvier, où trois cents de nos frères avaient été tués ou blessés, notre régiment s'était retiré dans le bois de

paix. On donna hâtivement l'ordre de retenir la ligne sur tout le front : Crouy-Missy. L'artillerie remplit admirablement son rôle et la manœuvre s'exécuta du mieux qu'il était possible.

Aujourd'hui, à la première heure, les Allemands ont occupé les villages de la rive droite de l'Aisne. Malgré leurs efforts, ils n'ont pu passer le fleuve. L'artillerie française balaya la plaine de Veniel, où les Allemands n'ont pu prendre pied. L'avis de tous les officiers est que si la crue n'avait pas empêché les réserves qui guettaient destinées de leur parvenir, les troupes seraient parfaitement maintenues dans leurs positions de Chivres et dans les tranchées-huit heures le succès de Coffies aurait été poussé jusqu'au sommet de l'éperon.

Un échec est un échec, mais celui-ci est glorieux pour les Français qui guettent au ciel les premiers signes d'un temps plus favorable à leur belle audace.

Paris, 15 Janvier.

Le *New-York Herald* publie le récit suivant des combats violents dont le Soissonnais est le théâtre :

Du front de l'Aisne, 14 janvier.

La rude bataille qui se poursuit sur un front large de 15 kilomètres contre la charnière des positions allemandes du Soissonnais est finie, mais n'est pas close. Si devant les conditions climatériques défavorables, les Français n'ont pu voler s'engager à fond, ils ne sont nullement épuisés et attendent qu'une décade de l'Aisne pour reprendre l'attaque.

La vallée de l'Aisne, de Soissons à Celles, décrit un arc de cercle. Sur la rive droite, un plateau en éventail domine le fleuve. Ce plateau est creusé de trois profonds entonnements : l'un à Cuffies, la cure comme on le désigne dans la région ; l'autre à Crouy, débouché d'une vallée où passe la ligne de chemin de fer ; le troisième à Chivres.

De Cuffies à Crouy, le plateau, entre les deux cieux, atteint les côtes 136 à l'ouest et 132 à l'est. Une route à lacets s'escalade de front ; c'est la route nationale de Béthune. De Crouy à l'est et faisant face à la côte 132, monte la route de Maubeuge, qui traverse le plateau de Perrière. Enfin, dans la troisième décade du plateau, à Chivres, serpente la route de Vreigny, qui rejoint celle de Maubeuge sur le plateau de Perrière.

La gauche des troupes françaises a abordé résolument la route de Vreigny. Au cours des journées précédentes, elle en avait conquis un à un les lacets et avait atteint une ferme au sommet du plateau. A sa droite, se détachait le sentier d'escalade qui monte à la côte 132 ; tout solidement par l'ennemi.

Mardi, une division allemande se rua sur ces troupes qui eurent à soutenir toute la journée de sérieux assauts, tous repoussés. A la fin du jour, les Français tenaient toujours les abords du sentier de l'éperon. Le même jour, celles de leurs forces tenaient Crouy s'élançant sur les premiers postes de l'éperon abrupte sur la vallée ; elles traversaient la voie de chemin de fer et grimpaient à l'abri des bois, exactement à l'ouest de la côte 132 ; mais cette région était fortement organisée par l'ennemi. Une contre-attaque vigoureuse faisait reculer les Français sur le plateau, d'où, tenus de très près par leurs adversaires, ils ne purent déboucher le lendemain.

Mais ce jour là, mercredi, une action parallèle s'exerça plus à l'est. Les Français, maîtres du plateau de villages qui s'élève au long de la route de Crouy à Missy-sur-Aisne, essayèrent d'escalader par le Moncel le rebord est du plateau de la Perrière. Violentement canonnés du haut du plateau, ils devaient s'abriter dans le village. Le même fait se produisit à Chivres, où les Français se replièrent devant le feu intense dirigé contre eux de Vreigny. Hier, également, le combat reprenait contre l'éperon 132 par une attaque allemande sur le chemin, à l'est de la route de Béthune. Cette attaque échoua complètement. Les Français tuèrent là au moins deux cents ennemis, puis, s'élançant à la baïonnette, s'emparèrent de plusieurs tranchées et s'engagèrent sur leur droite des petits détachements allemands qu'ils capturèrent et dont l'effectif total peut représenter deux compagnies. A midi, ils tenaient le liers du sentier.

Pendant toute cette matinée, les Allemands échouaient devant Crouy, subissant de grosses pertes et laissant des prisonniers.

Mais, dans la nuit de mardi à mercredi, l'ennemi avait un groupement différent de ses forces. Il avait renforcé ses troupes à Vreigny et, appuyé par une forte artillerie, il débouchait le lendemain dans la vallée de Chivres, d'où sous le poids du nombre, les Français pliaient. Ce petit détachement de renfort, mais le pont provisoire de Missy, emporté par la crue de l'Aisne, ne pouvait pas servir. On le rétablit plusieurs fois. On estime avec raison que sa solidité passagère devait être utilisée pour permettre le repliement des troupes dont la situation était périlleuse du moment où leurs communications étaient si peu assurées. Toutefois, ce repliement découvrait la droite des Fran-

La Saletière, pour prendre un peu de repos et combler ses vides, dans les tranchées.

Le 8 au matin, notre colonel recut de la part du général G. l'ordre suivant : « Reprenez un bataillon. Nous sommes fortement attaqués dans le bois de... »

Moins d'une heure après, le régiment entier, sac au dos, fusi à la bretelle, partait pour l'endroit indiqué, situé à cinq kilomètres de là.

L'action était chaude. Une brigade allemande, composée de deux régiments bavarois et d'un bataillon de chasseurs, soutenue par des mitrailleuses, cherchait à encercler un régiment d'infanterie française.

Sur l'ordre du général de faire charge, un bataillon, le deuxième, ayant à sa tête le major Longo, s'élança à la baïonnette.

Après quelques heures de lutte acharnée, c'est le commandant-major Longo.

Après quelques heures de lutte acharnée, c'est le commandant-major Longo.

Selon le même journal, les batteries révoltées en France sont envoyées en Allemagne.

Bale, 15 Janvier.

Selon des informations de presse, les Allemands paient un centime par douille tirée sur le champ de bataille et rapportée à l'administration militaire.

Le cabinet de Sofia désirerait, avant de commencer une série de politique nouvelle, connaître les intentions actuelles du cabinet de Rome, et envisager toutes les conséquences de certaines éventualités.

Les relations turco-grecques se tendent chaque jour.

Dédéagatch, 15 Janvier.

La Commission turco-grecque travaillant à Constantinople depuis six mois pour trouver un terrain d'entente en vue de la compensation des biens des réfugiés respectifs de deux pays, a définitivement rompu ses travaux apparemment sur des instructions du gouvernement hellénique.

La continuation des travaux de cette commission devenait difficile à la suite des nouvelles expéditions en masse des Grecs de l'Asie-Mineure et la commission n'avait plus, d'un autre côté, le stabil d'un terrain sûr, que le sous-officier grec D. Franghaki, condamné à mort sous prétexte d'espionnage, avait été jugé par la Cour martiale, et condamné à la peine de mort. En conséquence, la Sublime-Porte a officiellement proclamé, d'honneur pour l'irrégularité de la condamnation, et entériné par sa main, la sentence de la Cour martiale pour refuser l'acquiescement de l'innocent.

de la Guerre et de l'Intérieur, est décidé à faire connaître toute la vérité à la population, afin de prendre des mesures importantes pour éviter la catastrophe qui menace la République.

Cette nouvelle est d'autant plus sérieuse, qu'elle est considérée comme officielle et connue dans tous les milieux politiques.

Rome, 15 Janvier.

Le roi et sa suite sont rentrés à Rome par train spécial, à 9 heures du soir.

Le roi avait fait attacher son train spécial trois wagons, dans lesquels il avait placé 40 blessés gravement atteints, dont trois ont mouré pendant le voyage.

Le Tremblement de terre d'Italie

Rome, 15 Janvier.

Le roi et sa suite sont rentrés à Rome par train spécial, à 9 heures du soir. Le roi avait fait attacher son train spécial trois wagons, dans lesquels il avait placé 40 blessés gravement atteints, dont trois ont mouré pendant le voyage.

Le roi et sa suite sont rentrés à Rome par train spécial, à 9 heures du soir. Le roi avait fait attacher son train spécial trois wagons, dans lesquels il avait placé 40 blessés gravement atteints, dont trois ont mouré pendant le voyage.

L'Action russe

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 15 Janvier.

L'Etat-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant :

Pendant la dernière journée, notre progression sur la rive droite de la Vistule inférieure s'est poursuivie. La cavalerie ennemie opérant en cette région fut repoussée et abandonna Serpetz aux mains de nos avant-gardes.

Sur les autres fronts, on signale seulement un duel d'artillerie, ainsi que des reconnaissances de nos éclaireurs. Partout notre feu repoussa facilement, sur la rive gauche de la Vistule, diverses attaques locales des Allemands.

En certains endroits du front autrichien, l'ennemi a tenté de canonner nos positions avec de grosses pièces, mais le feu de nos batteries réduisit vite au silence l'artillerie autrichienne.

En Autriche

La démission du comte Berchtold

Les raisons de la démission

Grenoble, 15 Janvier.

La Tribune de Genève publiera demain matin une importante lettre de son correspondant particulier sur les raisons de la démission du comte Berchtold, qui lui aurait été remise par l'empereur, et déterminée de la part de la Cour.

Elle révèle l'existence d'un document daté du 26 janvier 1913, prouvant que l'archiduc héritier avait fait des démarches auprès du gouvernement bavarois, pour s'assurer son concours en cas de guerre, et la participation de ce prince à l'expédition en Serbie.

Ces démarches avaient été conseillées par Guillaume lui-même.

Le comte Berchtold avait refusé de s'associer de façon directe au pacte avec la Bavière, et fut une première fois de démission repoussée par François-Joseph. C'est à la suite de cette lettre que le comte Berchtold, selon son conseil, et l'assurance de ses sentiments pacifiques.

Par la suite, le comte s'opposa au projet de voyage de l'archiduc en Serbie, ce qui faillit amener une nouvelle crise.

Après l'attentat de Sarajevo, son influence ne réussit pas à empêcher le développement du parti belliqueux. Il fallut toutefois la défaite autrichienne en Serbie, et l'opposition ferme du comte à l'envoi d'une nouvelle armée en Serbie, pour amener sa retraite définitive.

L'agression turque

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 15 Janvier.

L'Etat-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant :

En vue de donner une juste compréhension de nos opérations dans Lazexbadj pendant ces derniers jours, l'Etat-major estime qu'il est nécessaire de dire que le commencement d'une action décisive dans la région principale de ce théâtre de la guerre a naturellement imposé un nouveau groupement de nos forces. Ce nouveau groupement a eu lieu, non pas sous la pression de l'ennemi, mais pour l'exécution du plan qui avait été indiqué à nos troupes.

Au cours de cette opération, aucune action importante, nous n'avons pas évacué Lazexbadj, mais avons un dispositif correspondant davantage à la situation nouvelle.

Les opérations de la flotte russe

Pétrograde, 15 Janvier.

La Marine fait le communiqué officiel suivant :

L'escadre russe de la mer Noire ayant rencontré les croiseurs turcs Breslau et Hamidieh a ouvert le feu sur ces bâtiments, leur causant de graves dommages.

L'escadre russe a ensuite exploré les baies de Sinope, de Trébizonde et de Platane. Elle a incendié ou détruit un grand nombre de bâtiments ennemis et bombardé le port de Khopa.

Rome, 15 Janvier.

Selon les premières évaluations approximatives rapportées par la Tribune, le total des victimes du tremblement de terre serait de 23.000 à 24.000.

Le même journal annonce qu'un certain nombre de membres du corps diplomatique se sont rendus à la Consulta, et ont présenté, à M. Sonnino, leurs condoléances.

Rome, 15 Janvier.

Le Messagero dit que, d'après les premières constatations, 11.000 personnes seraient ensevelies à Avezzano.

A Capodaccia, toutes les maisons sont inhabitées. L'église s'est écroulée. La population campe sur la neige.

On a retiré des débris vingt morts, et l'on craint qu'il n'y en ait encore trente sous les débris des maisons écroulées.

Sorola n'est plus qu'un tas de ruines sous lesquelles il y a des centaines de morts. Sur 900 habitants, trente seulement ont échappé à la mort.

Aragliano-de-Marsi, on compte 1.200 morts, et Capelle-de-Marsi est également détruit. Il y a plus de 1.200 victimes.

San-Benedetto est aussi détruit, 3.000 personnes au moins ont péri. Les ruines sont partout.

Sont également détruits Ortuochio et Gio-de-Marsi, qui comptaient respectivement 2.400 et 3.500 habitants.

A Pescara, le nombre des morts est évalué à 4.000, soit la moitié de la population.

Dans les Flandres

Les Anglais avancent aux environs de La Bassée

Saint-Omer, 15 Janvier.

Dimanche après-midi, les Anglais ont attaqué avec impétuosité une position voisine de La Bassée, sur laquelle les Allemands s'étaient fortifiés.

Après avoir préparé le terrain avec l'artillerie, ils se sont lancés à l'assaut, et se sont emparés des tranchées boches. Il s'agit d'un poste stratégique important, dont l'occupation marque un progrès de plus d'un kilomètre.

Une patrouille allemande s'est rendue sans faire la moindre résistance, dans les rangs allemands.

Depuis huit jours, a déclaré le capitaine, qui, ayant longtemps travaillé à Lille, connaît parfaitement le français, nous recherchons l'occasion de nous rendre. Nous avons vu assez d'ailleurs, dans les tranchées, nous n'avons plus beaucoup de monde, et si ce n'est pas de bien grands efforts pour nous déloger.

L'aviateur allemand

bombardé Varsovie

Copenhague, 15 Janvier.

Un aviateur allemand a lancé deux bombes sur Varsovie, causant des dégâts, notamment dans la rue Moskowskij.

La nouvelle tentative allemande est vouée à un échec certain

London, 15 Janvier.

Le correspondant du Times à Petrograde télégraphie qu'il semble à peu près certain que la ligne de la Zouara a été démantelée par les troupes allemandes. Par contre, les attaques contre le corps russe qui protège les positions de Havyk de chaque côté de la ligne de chemin de fer qui va de Varsovie vers Skierniowka n'ont eu aucun résultat.

On suppose que l'ennemi, reconnaissant son impuissance à s'emparer de la voie ferrée allant de Sochaczew à Varsovie, cherche à s'emparer de la Skierniowka à Varsovie, en vue de neutraliser le front russe.

Or, comme les troupes fraîches, comprenant un total d'un million d'hommes ont récemment renforcé l'armée du grand-duc Nicolas, cette tentative est certainement vouée à l'échec, alors même que les positions russes sur la Rawka n'auraient pas été suffisamment fortes pour y résister.

Opinion en France

Un de nos confrères constatant que le comte Berchtold n'a qu'une seule raison de la politique qu'il se fait sous son nom, écrit :

« Il prête jurement son nom à une politique d'agression systématique. L'histoire le prouve. Il a été le grand négocier du pacte avec la Bavière, le grand négocier du pacte avec la Serbie, le grand négocier de la démission de l'Autriche-Hongrie, le grand négocier de la démission de l'Autriche-Hongrie... »

« L'Echo de Paris dit que la postérité sera étonnée pour M. Berchtold. Parlant de son successeur, il écrit : « Il est logique de supposer que le baron Burian, ministre des Affaires Etrangères, préférera une politique qui puisse faciliter l'accord des Magyars, aux complaisances et aux concessions que le comte Berchtold, si son départ n'est pas un message de paix. »

« L'Echo de Paris dit que la postérité sera étonnée pour M. Berchtold. Parlant de son successeur, il écrit : « Il est logique de supposer que le baron Burian, ministre des Affaires Etrangères, préférera une politique qui puisse faciliter l'accord des Magyars, aux complaisances et aux concessions que le comte Berchtold, si son départ n'est pas un message de paix. »

Les réserves de l'Allemagne

Les mesures urgentes préconisées par le critique militaire du « Times »

Paris, 15 Janvier.

A l'occasion des récents débats qui ont eu lieu au Parlement britannique, le colonel Repington critique l'attitude du gouvernement anglais, qui a refusé de développer devant la Chambre des Lords les mesures qu'il a prises ou qu'il compte prendre pour faire face aux éventualités et assurer une heureuse issue à une éventuelle crise.

Il estime que le peuple anglais a droit à la vérité, et qu'il doit connaître toute l'étendue de l'effort nécessaire.

Le fait que le mystère observé par le gouvernement anglais de son pas en harmonie avec les précédents parlementaires, et il rappelle la franchise de Pitt, qui, le 13 avril 1804, se craignit pas de dire aux Communes qu'il avait 24 régiments et 1.000 milles de ses armes, et 400.000 volontaires, et s'en trouva bien.

Après avoir affirmé à nouveau que l'Allemagne possède de 2 à 3 millions d'hommes, dans lequel elle peut puiser, le colonel Repington insiste sur l'utilité d'une étroite coopération entre les alliés, et une réunion des différents états-majors, où seront discutés les effectifs à mettre en campagne est indispensable.

« Ce n'est pas tout, et le critique militaire du Times insiste à nouveau sur la nécessité, pour l'Angleterre, d'établir le service obligatoire. »

Les secours

Avezzano, 15 Janvier.

M. Giuffrè, ministre des Travaux Publics, est arrivé le 14 à 11 heures du soir. Il a été reçu par le sous-secrétaire d'Etat, M. Visocchi, et par les hauts fonctionnaires du ministère. Le train qui devait reconduire le roi à Rome se trouvant en gare, M. Giuffrè est monté dans le wagon royal, et en son honneur, une manifestation a eu lieu, qui avait précédemment confié aux députés Bissolati, Chiaravichio et Celli.

Après le départ du souverain, M. Giuffrè a organisé le service de secours, non seulement pour Avezzano, mais encore pour les environs, dont des nouvelles graves continuent à arriver.

Le ministre passa la nuit dans un wagon. Il commencera, demain, sa visite à l'intérieur du pays.

Avezzano, 15 Janvier.

De nombreux médecins sont arrivés. Ils organisent les hôpitaux.

Le sauvetage se poursuit, entravé par de grandes difficultés provenant de l'amoncellement de débris.

Au lycée de filles, 150 élèves furent ensevelies.

Les sauveteurs n'ont pu, jusqu'à présent, retirer qu'une vivante et les cadavres de deux autres.

MM. Ercolanti, Chiaravichio, Fedoroni, Celli, Mesaciantoni, députés, sont arrivés pour rendre compte de l'état des ruines accumulées.

Toutes les voies ont disparu, on ne distingue plus que la place principale.

Avezzano, 15 Janvier.

Le beau temps facilite les travaux de sauvetage effectués par la troupe.

Le bled est gelé, néanmoins, les travaux ont continué.

L'abandon des soldats, dont beaucoup travaillent depuis vingt-quatre heures, est déplorable.

Il se confirme que le chiffre des morts représente la dixième partie de la population.

On a retiré encore quelques cadavres des débris. En plusieurs endroits, on entend des gémissements. Les travaux de sauvetage sont continus sur ces points.

On procède à l'ensevelissement des cadavres qui commencent à exhaler des émanations insupportables.

Le ministre des Travaux publics Giuffrè a parcouru longuement les débris et en particulier les lieux où les travaux sont le plus activement poussés. Il a donné des instructions pour les continuer.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

Le cardinal est toujours prisonnier

Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation.

De source absolue, nous pouvons affirmer, dit le X^e siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiépiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais

